

Lettre du 12 juillet 1855 à Adèle Desloge

PIERRE-JACQUES LAMBLIN

Une lettre du 12 juillet 1855 à Adèle Desloge¹, maintenant conservée à la bibliothèque Marceline Desbordes-Valmore, a appartenu jadis au comte de Montesquiou dont on voit le petit monogramme rouge apposé par son secrétaire. Elle est passée ensuite dans une ou plusieurs collections successives, avant d'arriver à Douai dans une acquisition faite de 2000 à 2002 auprès de Madeleine Ambrière, veuve de Francis Ambrière, le biographe de Marceline Desbordes-Valmore².

Adèle Desloge (1797-1855), née Leurs, vient d'une famille de la bourgeoisie douaisienne. Elle demeurait enfant sur la place du Barlet dans une maison pourvue d'un grand jardin, luxueuse en comparaison de l'humble demeure proche des Desbordes. C'était donc une presque voisine et une copine de babil de petite fille, de part et d'autre de la haie du beau jardin.

Adèle Desloge était aussi poète, autrice d'un recueil publié³ et de paroles de chansons, ce qui ne pouvait qu'accroître l'intérêt amical de Marceline. Les deux femmes ont fait l'objet chacune d'une brochure édifiante du douaisien Hyacinthe Corne⁴, biographe complaisant et censeur de détails qui n'auraient pas été jugés convenables⁵ par la bonne-société à qui il s'adressait. Mais, dans le cas d'Adèle Desloge, H. Corne est une des rares sources d'information. Il connaissait personnellement les deux femmes qu'il associe dans ses éloges. C'était très indulgent pour la seconde dont l'œuvre fut modeste et l'inspiration poétique très descriptive, si l'on en juge par les extraits qu'il donne. L'image d'Adèle est certainement présente incognito dans les poèmes où Desbordes-Valmore évoque

1. Ms Ambrière 1839-140 BMDV, Douai.

2. *Le Siècle des Valmore*. Paris, Éditions du Seuil, 1987, 2 vol. Voir plus loin ses vers cités par Alain Chevrier, p. 71.

3. *Les Abeilles*, poésies par Mme Adèle Desloge. Paris, H. Souverain, 1849.

4. Hyacinthe Corne (1802-1887). Grand lecteur et amoureux des belles lettres, il avait une prédilection pour l'écriture de biographies. Il fut magistrat à Lille et à Douai et fit une carrière politique comme député puis sénateur du Nord, républicain modéré.

5. *La Vie et les œuvres de Madame Desbordes-Valmore [Conférence]*. Paris, Hachette, 1876, et *Madame Adèle Desloge [...] sa vie et ses œuvres*. Paris, Hachette et Cie, 1879. Visible sur Gallica : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k96012416>.

des souvenirs du pays natal, et on vient de voir qu'un poème lui est expressément dédié : « Une Ruelle de Flandre, à Madame Desloge, née Leurs ».

Cette lettre est probablement la dernière reçue de Marceline⁶, car Adèle Desloge est morte à la fin de l'année. Les deux femmes étaient alors parisiennes, on devine qu'Adèle a éprouvé des deuils et des malheurs récents, a fait le voyage de Douai et a l'intention de se rendre en pèlerinage à une chapelle proche de la ville qu'a aussi fréquentée la poète pendant son enfance. La lettre ne peut qu'être le support de souvenirs douaisiens et l'évocation de connaissances communes.

Marceline Desbordes était de son village, la paroisse Notre-Dame au centre de Douai avec la rue Notre-Dame où se voit encore sa maison natale, l'église et la porte fortifiée du même nom et les remparts disparus qui étaient des terrains boisés et fleuris de jeux d'enfants. Elle a une mémoire affective de lieux qui sont pour elle des lieux de mémoire, des images mentales auxquelles elle accroche l'évocation d'un passé révolu, d'un quartier, d'un intérieur familial et de parents embellis comme elle embellissait tout.

Dans cette lettre, la connivence s'exprime par l'emploi d'expressions et de mots du Nord (« à ma mode », « maikens ») et la mention de connaissances douaisiennes communes telles que Delbecque ou Hippolyte-Romain Duthillœul qui, une fois encore, rend service à Marceline Desbordes-Valmore en se faisant l'intermédiaire de la réception, à l'époque où le port peut être à la charge du destinataire.

On remarque que Marceline vouvoie Adèle alors qu'elles se connaissent depuis l'enfance, c'est peut-être une marque de distanciation liée au statut social élevé (ou jugé tel) de sa famille, comme la dédicace d'*Une Ruelle de Flandre* à « Madame Desloge, née Leurs », mention d'origine familiale assez révérencieuse. Elle lui donne du « chère Madame » dans une lettre du 12 juillet 1850 conservée à Douai sous forme de copie⁷. Il est vrai qu'une autrice reconnue qui évoque des relations sociales gratifiantes écrit ici à une autre autrice alors très confidentiellement connue, y compris à Douai, et quasi-oubliée depuis. C'est aussi, sans doute, que quoiqu'ancienne cette amitié n'est pas du domaine de l'intime.

La nature exacte et le degré d'amitié entre ces deux femmes sont assez difficiles à évaluer. Il faut rappeler que la conservation de ce que nous connaissons de leur correspondance est le produit d'une succession de hasards et qu'une partie inévaluable a disparu ou se trouve dans des collections particulières inconnues. Il est possible aussi qu'Adèle Desloge soit mentionnée dans d'autres lettres, sans éléments permettant de l'identifier.

6. Elle est restée accompagnée de son enveloppe adressée, ce qui est exceptionnel dans les fonds de correspondance.

7. Ms 1553-2-382 BMDV, Douai. Copie ancienne de lettre à Adèle Desloge.

Lettre à Adèle Desloge.

12 juillet 1855

[À Madame Desloge⁸]

Quelle bonne pensée de m'écrire, bonne et bien aimée Madame ! Avez-vous compris combien il est triste et froid de passer dans la rue Vaugirard, ce qui m'est arrivé trois fois, sans vous y sentir assise, travaillant et rêvant près de vos fleurs. Je vois que vous n'avez pas changé de place pour rêver plus gaiment au milieu du moins du bonheur des autres, ce qui vous tiendrait lieu de tous ceux que vous avez perdus ; votre pauvre et noble cœur puiserait ainsi la vie à celle des autres, ce que je tâche de faire en regardant les heureux... Ils sont rares ! Nous sommes trois à vous deviner, chacune à notre manière et dans le même sentiment. Henriette, que j'ose appeler Henriette à part tout mon respect pour ses vertus, tant elle y mêle de candeur naïve qui la rapproche des enfants et qui force quelquefois à la gronder comme on les gronde pour les embrasser encore mieux. Elle vous plaint donc dans toute la plénitude de son cœur de regarder souffrir, elle qui est tuée de charité. – Madame Derains, sous son manteau de courage si souvent trempé de larmes, ne ressent pas moins vivement, je vous jure, la mélancolie grave de votre voyage et moi... je prie Dieu de vous bénir dans ce pèlerinage à Notre-Dame des affligés⁹. – J'y suis allée étant enfant avec mon pauvre frère. – Hélas, j'y vais toujours. Seulement ce n'est pas à la même chapelle le long des fleurs et de l'eau la plus claire que j'aie jamais vue de mes jours ; l'eau de Flandre enfin. On peut en boire sans la filtrer. – Buvez-en, chère petite *no' dame*¹⁰ d'abord pour vous rafraîchir l'âme et en pensant à moi qui en ai gardé la soif. – Je ne peux me retenir de pleurer en pensant à tout ce qui m'en éloigne pour toujours. Non, vraiment, je ne reverrai plus mon pays qu'après, et libre de m'emporter à *ma mode*¹¹ où je n'ai jamais pu retourner *auparavant* !

Comme c'est gai ce que je vous répons, vous aurez bientôt une lettre de Madame Favier qui croule de fatigue et qui brûle de fièvre. J'envoie celle-ci à travers des bataillons d'hirondelles que vous aimez, et moi aussi ! Dans ma rue j'en vois des milliers le soir et je les envoie partout où je voudrais être. Mon fils aime comme moi ces charmants petits domestiques qui n'obéissent pas plus que les autres, mais qui sont joyeux et innocents, pas chers !

Et pour le moment nous ne savons avec quoi les payer (les grandes *maïkens*¹²), ni comment les nourrir. On est bien content de la vôtre chez Camille Derains.

8. La destinataire est une amie douaisienne de Marceline Desbordes-Valmore, leurs deux pères étaient eux-mêmes amis.

9. Plusieurs lieux de pèlerinage et de culte de ce nom existent dans le Nord. Celui dont il est question ici est vraisemblablement une chapelle située à Cuincy, près de Douai.

10. « Notre dame », c'est à dire « Madame » en phonétique patoisante douaisienne.

11. Expression patoisante : à ma façon.

12. Mot patois d'origine flamande : servantes.

Si vous me rappelez au souvenir de Monsieur Delpech, j'écris son nom très cher tout de travers. Pourtant, attendez que je me le rappelle lettre par lettre – M. Delbecque – dites-lui que je n'ai rien oublié de sa bonté et que je suis très associée à ce qui le rend à la fois si triste et si heureux d'être père.

J'espère que c'est par Monsieur Duthilloeil¹³ que vous recevrez cette lettre écrite parmi des courses forcées et des sollicitudes nouvelles de la plus grande amertume. – Je vous les raconterai au juste et sans manque à votre retour. – C'est bien assez tôt. Je suis comme vous et avec vous sous ce deuil bien lourd des amis de nos pères et le cœur navré comme le vôtre, j'en suis sûre, du coup de foudre qui enlève Madame de Girardin¹⁴. – Elle était charmante et elle aimait à vivre. – C'est un grand saisissement pour moi, qui l'ai vue si bonne et dans sa fleur. Quelle grande place vide pour moi dans ce monde où je la savais triomphante et adorée... Ah ! mon Dieu ! que c'est dommage puisque, pour elle aussi, c'est bien vrai !...

Ma chère Madame Desloge, soyez sûre que je vous aime de tout mon cœur, quoique je trouve si peu de paroles pour vous le dire et me souhaiter à moi-même beaucoup de consolation en vous voyant plus heureuse qu'aujourd'hui.

Votre sœur de Flandre.

Je voudrais voir mon cher fils marié à une de nos charmantes fermières ; et vous ?

[Adresse sur enveloppe jointe.] Madame Adèle Desloge, née Leurs. Chez Monsieur Paix, quai du commerce à Douai.

[Au dos de l'enveloppe.] Recommandée au soin de Monsieur Duthilloeil.

Ms Ambrière 1839-140 BMDV, Douai.

13. Duthillœul.

14. Delphine Gay épouse Girardin, morte le 29 juin 1855 à Paris, écrivaine, journaliste, poète, auteure de théâtre et très active dans les salons littéraires. Voir lettre cotée Ms 1839-138 BMDV, Douai, du 2 juillet 1855 à Émile de Girardin. Desbordes-Valmore la cite (sous le nom de Delphine Gay) en épigraphe de « La Fiancée polonaise » dans le recueil des *Pleurs*, et lui a consacré après sa mort un poème, contemporain de cette lettre, publié en 1845 dans la *Revue française* et repris dans le recueil des *Poésies inédites*.